



Janvier

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

Marseille, premières tentatives, 1884-1892

Alessandra

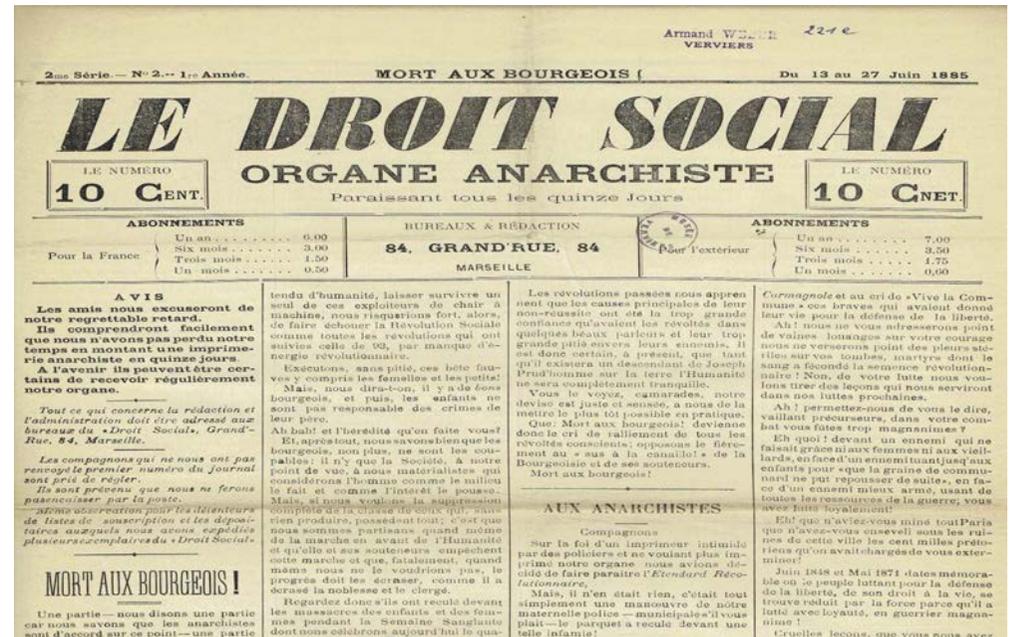
« Notre parole, en archipel, vous offre, après la douleur et le désastre, des fraises qu'elle rapporte des landes de la mort, ainsi que ses doigts chauds de les avoir cherchées. Tyrannies sans delta, que midi jamais n'illumine, pour vous nous sommes le jour vieilli ; mais vous ignorez que nous sommes aussi l'œil vorace, bien que voilé, de l'origine. »
-René Char

Dans les parcours de nombre d'anarchistes existe la profonde nécessité de mettre des mots sur cet amour pour l'Idée, de la rendre transmissible et contagieuse. L'archipel de paroles qui en a découlé, aussi hétérogènes qu'elles aient été, a parfois eu comme point commun la recherche d'un moyen d'expression autonome, autrement dit l'impression par ses propres moyens de textes d'agitation et de propagande. Un lien étroit a ainsi pu se tisser entre la diffusion des idéaux acrates et la mise en place d'imprimeries anarchistes. Marseille était l'endroit tout indiqué pour la convergence de cette recherche et de ces expériences et, au fil du temps et à plusieurs reprises, des anarchistes ont ici tout tenté pour donner vie à de tels projets.

Déjà à la fin du XIX^e siècle, des journaux anarchistes y étaient rédigés et imprimés : le 15 mai 1884, le premier numéro de *L'Affamé* voyait le jour, malgré les craintes du typographe qui trouvait le journal trop violent. Même si les anarchistes avaient mené à bien ce projet, il était désormais clair qu'ils avaient besoin d'une imprimerie indépendante. L'année suivante, presque jour pour jour, paraîtra *Le Droit social*, annoncé lors d'une réunion entre compagnons le 31 mars 1885 ; ce fut à cette même occasion que certains des anarchistes présents se proposèrent d'ouvrir à Marseille une imprimerie. Le premier numéro rencontra aussi des difficultés puisqu'un autre typographe, craignant le climat répressif, refusa à la dernière minute son impression. La publication put finalement paraître le 16 mai, grâce à l'imprimerie que les compagnons mirent sur pied en seulement quinze jours. Cette dernière fut vite fermée à cause de nombreuses arrestations et du manque de fonds. En 1887, un autre groupe d'anarchistes lança un

nouveau journal, *L'Anarchia*, et projetait d'installer une imprimerie dans le quartier d'Endoume, projet qui n'aboutit pas, encore une fois faute de fonds.

D'autres journaux, d'autres placards et d'autres tracts circulèrent les années suivantes dans la ville portuaire, mais il fallut attendre 1892 et la parution de *L'Agitateur* pour que les anarchistes réussissent enfin à se doter d'une imprimerie indépendante, l'Imprimerie spéciale de *L'Agitateur*, au numéro 13 de la rue Malaval. Au cours de l'histoire que les anarchistes ont tracée par et pour eux-mêmes dans cette ville-carrefour, d'autres encore se sont donné cet outil, en surmontant les difficultés et en les traduisant en défis, en se réinventant typographes et en élargissant les horizons de notre belle Anarchie, ce qui ne manque pas de nous surprendre et, surtout, de nous inspirer.



Février

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
	<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>	<i>5</i>	<i>6</i>
<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>	<i>12</i>	<i>13</i>
<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>	<i>19</i>	<i>20</i>
<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>	<i>26</i>	<i>27</i>
<i>28</i>						

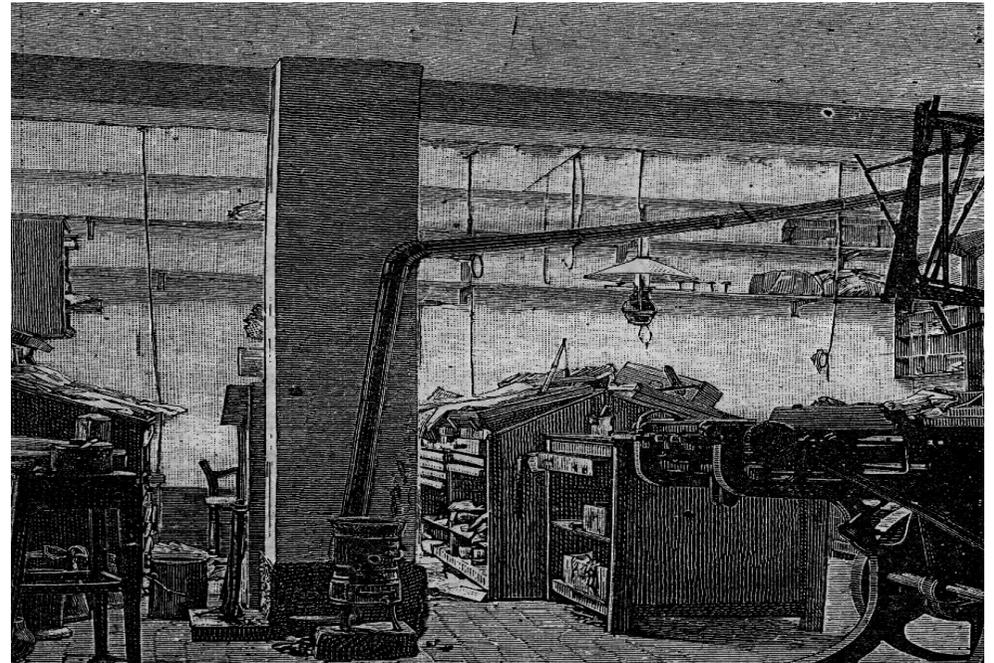
L'Imprimerie clandestine des Trois Bornes, -1890

Fred

Gabriel Cabot, dit L'Argument, qui travaille comme typographe à l'Imprimerie nationale de février 1886 à décembre 1887, est remercié en raison de la propagande anarchiste qu'il fait au sein de l'établissement. Il se réclame anarchiste individualiste et peut affirmer « sans rire, ne devoir jamais aller à un rendez-vous, parce que ça aurait été aliéner sa liberté » (d'après Jean Grave). En 1888, il devient le gérant d'une imprimerie anarchiste située au 62, rue des Marais à Paris dans le 10^e, puis, à partir du mois d'avril 1890, au 33, rue des Trois-Bornes dans le 11^e.

L'Imprimerie des Trois Bornes se situe dans un vaste immeuble composé de plusieurs corps de bâtiments et occupé en majeure partie par des ouvriers. Au fond d'un couloir qui n'a pas moins de vingt mètres de long, se trouve un local assez exigu, éclairé par des châssis vitrés disposés sur le toit, son unique porte d'entrée est également garnie de vitres dépolies. C'est dans cette pièce, un ancien atelier de nancier, que les anarchistes ont installé leur imprimerie. Deux presses à bras d'un modèle très perfectionné y ont été montées et l'imprimerie possède un outillage spécial pour le tirage d'affiches et de placards. Selon Cabot, une presse a été acquise à Londres par des nihilistes qui l'ont introduite en Russie, d'où elle a été convoyée vers la Suisse, et de là à Paris. L'Imprimerie anarchiste met sous presse *La Révolte* de Jean Grave ainsi que *Le Pot à Colle*. Son local est loué au nom de Paul Reclus. Le matériel appartient à Élisée Reclus qui fournit également les fonds nécessaires au fonctionnement de l'imprimerie.

Dans le quartier, tout le monde ignore l'existence de cet atelier typographique, et la concierge de l'immeuble ne sait pas exactement à quel travail se livrent ses locataires. Les noms et adresses des imprimeries qui se trouvent en bas des placards, des feuilles volantes et même des périodiques sont souvent fantaisistes. Les mentions « Imprimerie nationale » ou « Imprimerie de la Révolution » ou encore « Imprimerie anarchiste » sont fréquentes. Cependant, de nombreuses correspondances venues soit d'Angleterre, soit d'Allemagne, ou bien encore des lettres à l'en-tête du journal anarchiste *La Révolte* arrivent à l'Imprimerie au nom de Paul Reclus, Jean Grave ou Gabriel Cabot. Chaque jour des ballots de circulaires ou d'affiches sont imprimés à



l'atelier. Le manifeste « Vive la grève générale », signé du groupe La Revanche des mineurs, et celui intitulé « Pourquoi les travailleurs sont-ils malheureux ? », se terminant par « Vive la grève générale », sont nés des presses des Trois Bornes. En 1890, à l'approche du Premier Mai, l'Imprimerie redouble d'activités. Des appels aux travailleurs les incitant à manifester sont imprimés. Le manifeste « Soldats! », dont l'impression est attribuée à Cabot, fait grand bruit. Il incite les soldats, à se révolter et à tuer leurs chefs si on les force à tirer sur le peuple lors du Premier Mai. "Le 29 avril 1890, le commissaire Clément et ses ouailles se rendent au 33, rue des Trois Bornes. Dans l'atelier des milliers de manifestes ainsi que les presses à bras et les casses sont saisies par la police. L'imprimerie clandestine ne poursuivra pas son aventure. Il s'en suit une vague d'arrestations contre des anarchistes qui ont participé à la rédaction ou à la distribution de placards. Tous sont inculpés pour « provocation de militaires à la désobéissance » et « incitation au meurtre et au pillage ». Cabot est arrêté puis remis en liberté le 3 mai. Il sera condamné en septembre à 3 mois de prison et 50 francs d'amende.

Mars

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
	<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>	<i>5</i>	<i>6</i>
<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>	<i>12</i>	<i>13</i>
<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>	<i>19</i>	<i>20</i>
<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>	<i>26</i>	<i>27</i>
<i>28</i>	<i>29</i>	<i>30</i>	<i>31</i>			

L'anarchie et les milieux libres, 1906-1907

Céline

« Ceux-là seuls qui ont des oreilles et qui ne veulent pas entendre n'ont pas ouï causer de l'anarchie. Ceux-là seuls qui ont des yeux et qui ne veulent pas voir n'ont pas vu agir les anarchistes. Des publications, des pamphlets, des brochures, des livres s'en vont, jetés à profusion. On les distribue dans les campagnes, on les donne à la porte de l'atelier, on y parle un langage simple, tour à tour mordant et naïf, doux et violent. [...] Le placard, l'affiche vous attrapent au coin des rues pour aviser que ce soir on causera d'anarchie, on critiquera la propriété, la patrie, la morale. [...] on ne se dit pas anarchiste, mais tout le monde est frappé. Et de cette peste, il ne mourra que les gros et les puissants, que les privilèges et les mensonges. »



En juillet 1906, Anna Mahé et Libertad lancent un appel à contribution financière dans le journal *l'anarchie* pour la création de « l'Imprimerie des causeries populaires ». Quelques jours plus tôt, lors de promenades urbaines sur la butte Montmartre et sur les avenues de Clichy et de Saint-Ouen, 900 chansons, 300 *l'anarchie* avaient déjà été vendus, 10 000 placards et 3 000 journaux distribués. En avril 1908, à l'occasion de la campagne anti-électorale, ce sont des milliers d'imprimés, affiches, brochures, piqures d'aiguille et placards qui sont répandus, en plus du journal hebdomadaire, montrant « l'immense service qu'une imprimerie peut rendre ».

Au 22 rue de la Barre à Montmartre, les activités liées à l'imprimerie se font en commun, entre ceux qui partagent leur expérience du travail typographique, celles et ceux qui alignent les caractères, corrigent les publications, plient les journaux, tiennent la comptabilité ou s'occupent de la diffusion – « successivement typographes, brocheurs, camelots ». Officiellement, la responsable est Amandine Mahé, déjà trésorière du journal. En avril 1907, Anna Mahé et Libertad peuvent écrire : « nous commençons à aligner les caractères dans le petit local noir de la rue Muller, nous sommes maintenant au large et au soleil. Nous étions obligés d'avoir recours à un effort de mercenaires pour imprimer *l'anarchie*. Ce numéro est fait entièrement par nous-mêmes. Notre machine marche aujourd'hui à l'huile de bras. Les camarades feront que demain un moteur nous portera sa force ». Multiplier encore la diffusion des idées et des pratiques : le but est le même. Au même moment, à la colonie communiste de Saint-Germain-en-Laye, malheureusement très éphémère comme son activité d'imprimerie, ses principaux animateur-riche-s étant arrêtés et détenus à leur tour pour propagande antimilitariste ou néo-malthusienne. Mais également, assurer soi-même des parutions : dans les Ardennes, un imprimeur de Charleroi se voit menacé de perdre d'autres contrats – avec la municipalité et la gendarmerie... - s'il continue à imprimer *Le Cubilot*, « bi-mensuel d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière ». En 1907, la colonie d'Aiglemont se dote donc elle aussi de son propre matériel. Certain-es imaginent en faire une source de revenus comme à l'imprimerie communiste *l'Espérance*, avec peu de succès. Mais chacun-e préfère plutôt travailler en parallèle : « à *l'anarchie*, quand l'argent nous manque, comme nous n'avons pas de protecteur bien placé et que le tapage constant nous ennuie, nous partons au travail chacun de notre côté, les uns comme typographe ou cordonnier, les autres comme couturière ou ménagère, afin de ne pas manger à la gamelle et de rapporter quelques sous. »

Avril

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	

Detroit Printing Co-op, 1970-1980

Danielle

La coopérative d'impression de Détroit a été le lieu de production de dizaines de milliers de livres, pamphlets et affiches gauchistes entre 1970 et 1980. Elle attirait une grande variété de gens de tous les coins de la ville, dont la plupart étaient engagé.e.s dans les mouvements politiques de gauche. Certaines des publications imprimées au cours des années 1970 incluent la première traduction en anglais de *La société du spectacle* de Guy Debord, *The Political Thought of James Forman* édité par Black Star Publications, la revue de poésie *Riverrun*, cinq ans de *Rebel's Voices*, le journal du syndicat étudiant Students for a Democratic Society (SDS), ainsi que le journal officieux de lycéen.ne.s du quartier. Tous les livres publiés par la maison d'édition radicale de Fredy et Lorraine Perlman, Black & Red ont aussi été imprimés à la co-op pendant qu'elle était ouverte.

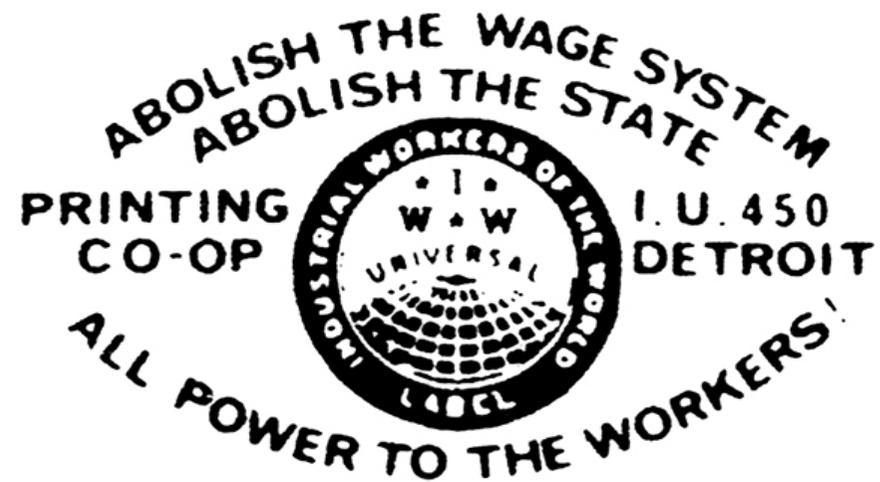
Les gens qui imprimaient à la co-op étaient pour la plupart autodidactes. Aucun.e n'avait de formation dans les "arts graphiques" ou se considérait comme des designers. Les participant.e.s étaient avant tout motivé.e.s par un désir de changement politique et social. Le fait d'écrire sur la politique, et d'en débattre les amenait à se retrouver dans les activités de la mise en page, la composition, l'impression, la reliure et la découpe.

Fredy et Lorraine Perlman, étaient deux des membres fondateurs de la Co-op, parmi les plus actif.ve.s et constant.e.s. Fredy était un auteur prolifique. Il avait un doctorat en économie et a publié d'innombrables essais, romans et articles à travers Black & Red, et le journal anarchiste *Fifth Estate* aussi situé à Détroit. Lorraine qui était violoniste professionnelle, a effectué une part importante du travail de composition de leurs livres.

Quand le groupe s'est constitué pour mettre en place la coopérative, la plupart ont rejoint l'IWW (International Workers of the World, un syndicat anarchiste), et ont enregistré la co-op comme une imprimerie syndiquée. Fredy Perlman a créé le logo (ou "bug") qu'illes ont ensuite imprimé sur l'ensemble des documents sortant de la presse. Le texte fait partie du préambule de l'IWW. Ce groupe s'est fixé des règles pour la co-op. Illes considéraient l'équipement comme une propriété sociale, qui ne serait pas contrôlée par une personne ou un groupe. Quiconque y imprimait travaillait volontairement.

Au cours des années, des centaines de personnes sont passé.e.s par là. La composition et l'impression étaient véritablement des activités collectives, les gens travaillaient côte à côte, débattaient et se lisaient les un.e.s les autres. Pour les personnes qui y ont imprimé, la co-op a eu un impact important sur leurs idées politiques et leurs approches de la pratique. Bien que ce n'ait jamais été une opération de très grande envergure, les documents imprimés ont trouvé leur chemin à travers le monde.

La coopérative a fermé en 1980 lorsque le bail du local a été perdu. Fredy a continué d'écrire des livres jusqu'à ce qu'il meure à 50 ans d'une opération du cœur, en 1985. Lorraine habite toujours Détroit et travaille avec une imprimerie commerciale pour maintenir en distribution les livres de Black & Red.



Légende pour l'illustration : « Abolition du salariat, abolition de l'État. Tout le pouvoir aux travailleur.se.s. »

Mai

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					

L'imprimerie des Gondoles,

1957-2007

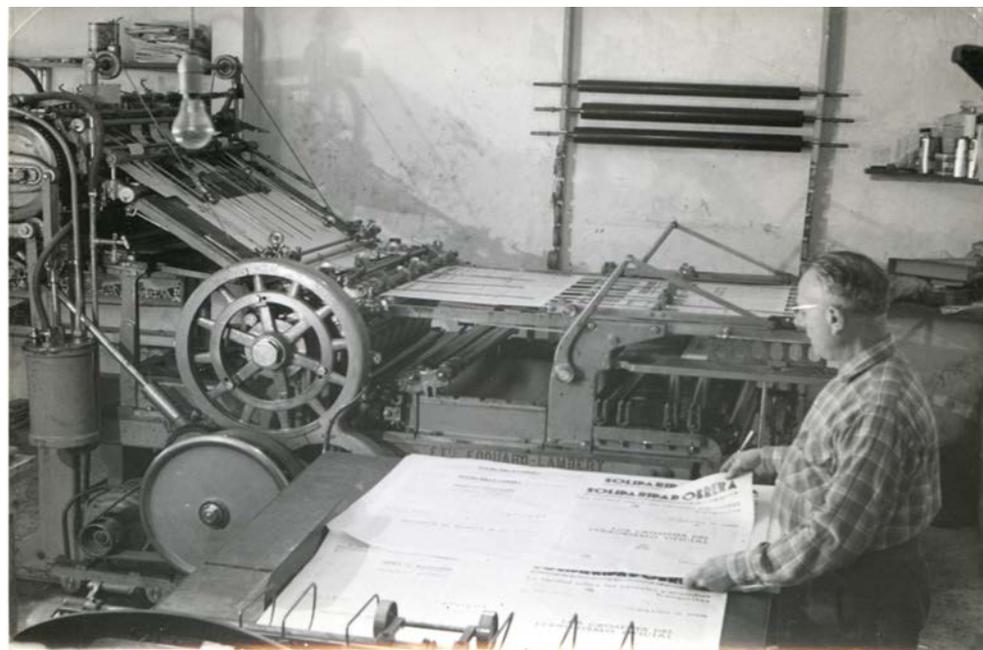
Aimé

En 1955, l'Espagne de Franco est admise à l'ONU : personne n'a voté contre, pas même l'URSS... Un groupe de militants de la CNT d'Espagne en exil, autour d'un typographe de métier, va alors prendre l'initiative de monter une imprimerie, là où ils résident, à Choisy-le-Roi, en banlieue parisienne. Finalement assumée par l'ensemble de la CNT de l'exil, l'initiative, désignée en interne par la formule « Projet pro-culture », va apparaître publiquement sous l'intitulé « Imprimerie des Gondoles ». Avec toutes les apparences juridiques d'une entreprise standard, elle est pourtant, bel et bien, l'imprimerie de la CNT. Le gérant est un anarchiste français, ancien résistant, ouvrier métallurgiste, qui n'est qu'un prête-nom de toute confiance. Parmi les dix « sociétaires », tous ouvriers, deux anciens des Forces Françaises Libres, un des animateurs du groupe révolutionnaire Amigos de Durruti... S'ils ne connaissent rien non plus aux métiers de l'imprimerie, ce sont tous des militants éprouvés. Quant au « capital » de la société, il a été collecté par souscription. Au grand étonnement des inspecteurs des impôts qui la contrôlent, l'entreprise a maintenu une stricte égalité des salaires entre les 21 travailleuses et travailleurs qui ont assuré son fonctionnement de 1957 à 2007 – comme cela avait été établi dès l'origine...

La dispersion de l'exil libertaire espagnol fait que, partout dans le monde, dans les bibliothèques et centres de documentation, on trouve des périodiques, des brochures, des livres estampillés « Imprimerie des Gondoles »... C'est l'hebdomadaire historique *Solidaridad obrera* – alors tiré à 6 000 exemplaires – qui initie les travaux. Mais très vite, bien d'autres publications du mouvement vont être tirées aux « Gondoles » : *Suplemento Literario* et *Cenit*, deux revues culturelles ; *Nueva senda*, le journal des Jeunesses Libertaires ; *Hispania*, le bulletin de la Fédération Espagnole des Déportés et Internés Politiques ; *Terra Lliure*, en catalan ; *La Novela Ideal* ; chaque année, les calendriers de *Solidaridad Internacional Antifascista* – en 1959, il s'en tirera 5500 en espagnol et 3000 en français –, et bien d'autres. D'autres composantes « orphelines » de l'exil espagnol – celles qui n'ont pas, contrairement aux socialistes et communistes, de relais organisationnels en France –, vont faire publier à

l'imprimerie des Gondoles : les républicains avec leurs périodiques *Política* et *República*, les catalanistes avec les documents du Casal de Catalunya et de la Generalitat... Le mouvement libertaire français y aura naturellement sa part, qui va croître au fil de l'amenuisement naturel de l'exil espagnol : *Le Combat Syndicaliste* – qui va même servir de « couverture » à *Solidaridad Obrera* à la suite de son interdiction, en 1961 –, le *Monde Libertaire*, *Front Libertaire*, *Regain*, le journal du Mouvement Indépendant des Auberges de Jeunesse, et des centaines de tracts, d'affiches, de bulletins syndicaux...

Pour autant, l'Imprimerie des Gondoles ne sera pas exclusivement militante : bien des habitants du quartier ont découvert, tardivement, dans quel antre ils avaient fait imprimer leurs faire-part ! Au total, une vie bien remplie – et longue – pour une entreprise collective.



Juin

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
		<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>	<i>5</i>
<i>6</i>	<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>	<i>12</i>
<i>13</i>	<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>	<i>19</i>
<i>20</i>	<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>	<i>26</i>
<i>27</i>	<i>28</i>	<i>29</i>	<i>30</i>			

SSS, 2000-

Nathan

La scène se déroule en périphérie de Toulouse, au début des années 2000, dans le jardin d'un habitat collectif. Il y a plusieurs caravanes. Dans l'une d'elles, une débrouillarde : le matin, elle est passée par une usine de sérigraphie et y a récupéré du matériel. Elle apostrophe son voisin : « Regarde ce que j'ai trouvé ! Un écran, de l'émulsion ! Allez, ramène-toi ! » Et les voilà partis vers le centre-ville, direction Le Clandé, un squat ouvert en 1996, haut lieu des cultures souterraines – politiques, esthétiques, musicales.

Et en parlant de sous-sol, c'est dans la cave que notre histoire continue. Au milieu d'un tas de bordel, entre les vélos en attente d'être réparés, les pièces détachées-qui-un-jour-serviront-sait-on-jamais, le labo photo et les trucs qui traînent sans qu'on sache très bien à qui ils appartiennent, la débrouillarde donne sa première leçon à l'apprenti sérigraphe : d'abord, il faut enduire la toile qui se trouve sur l'écran d'un produit photosensible, puis il faut l'exposer à la lumière avec le visuel qu'on veut imprimer et, enfin, il faut nettoyer l'écran à l'eau. Et même si tout n'est pas tout à fait clair – d'ailleurs il ne sait pas vraiment comment imprimer, maintenant qu'il a son écran prêt –, elle lui donne un conseil qu'il n'oubliera pas : « Débrouille-toi. »

Et se débrouiller, ça, il le fera très bien, notre sérigraphe. D'ailleurs, il a un nom, il s'appelle Toff, et aujourd'hui, il a plus de vingt ans de métier. Il faut dire qu'il avait déjà envie, alors, d'apprendre un savoir-faire lié à l'impression. Or contrairement à d'autres techniques comme l'offset ou la



typographie, la sérigraphie a l'avantage de pouvoir être pratiquée avec une quantité limitée de matériel et d'espace. À l'aide de quelques constructions ingénieuses et d'un peu de motivation, on peut tout imprimer (ou presque), sur tous les supports (ou presque) et avec les couleurs les plus chatoyantes (ça oui) : t-shirts, affiches, couvertures de fanzines, pochettes de disques... De quoi a-t-on besoin de plus pour diffuser nos idées et notre culture ?

Un jour, Toff quitte la cave du Clandé. Il prend son matériel sous le bras, longe le boulevard en direction du sud, tourne à droite au niveau du monument aux morts et s'arrête devant une immense bâtisse en pierre haute de trois étages, avec une verrière dans l'entrée : la préfecture de la République. Mais squattée, hein, faut pas déconner, et rebaptisée du nom d'une ancienne usine de chaussures, Mix'art Myris. Là, la sérigraphie se fait plus collective, plus précise, mais toujours aussi expérimentale et inventive. Les rencontres avec d'autres sérigraphes, l'acquisition de matériel, la découverte de nouvelles techniques, les échanges de coups de main, tout cela concourt à façonner la vision que Toff entretient encore avec la sérigraphie : une manière de vivre sans jamais travailler

comme salarié, où il est possible de créer de belles choses qui ont du sens. Comme ces squatteurs du Clandé, immortalisés en pirates à l'assaut du Vieux Monde. Tout est dit.

Joseph Ishill et les Presses de l'Oriole, 1923-1966



Marianne

« Ce livre a été entièrement composé à la main et imprimé sur une petite presse Favorite qui avait été abandonnée, rouillée et usée, dans une cabane près de Berkeley Heights, New Jersey. Les caractères Garamond choisis ont été fondus par la American Type Founders. Après chaque forme, les caractères ont été redistribués et aucune plaque n'a été gardée. »

Ce sont les derniers mots d'un recueil de XVI+ 359 pages (sans compter les illustrations hors texte), *Elisée and Elie Reclus in memoriam*, imprimé en 1927 à 290 exemplaires dont 230 destinés à la vente. Quarante collaborateurs, des lettrines en couleur, des bois gravés, des photographies, des fac-similés. L'avis est surmonté d'un colophon, bois gravé de Louis Moreau : THE ORIOLE PRESS, JOSEPH ISHILL, TYPOGRAPHER.

Joseph Ishill, anarchiste roumain, était arrivé à vingt ans aux États-Unis, en 1909 ; il devint ouvrier typographe à New York. Mais il passa aussi un an à la Modern School de Stelton où il enseigna la typographie aux enfants et, vers la fin de sa vie, quelques mois à l'Université de Floride comme imprimeur. Sa compagne Rose Florence Freeman était poète, traductrice, correctrice ; elle édita avec Ishill des revues et des plaquettes de poèmes.

Ils habitèrent à partir de 1919 dans une petite maison du New Jersey où, après sa journée de travail, Ishill composa et imprima sur sa presse à bras trois revues et plus de 200 ouvrages à quelques dizaines ou centaines d'exemplaires. Ils vont de la mince brochure au livre de près de 500 pages. Le recueil *Peter Kropotkin, the Rebel, Thinker and Humanitarian* a été tiré en 1923 à 75 exemplaires, « exclusivement destinés aux amis de Kropotkine ». Des titres sont de Thoreau, Walt Whitman, Benjamin Tucker, Havelock Ellis ; d'autres évoquent ses collègues imprimeurs comme William Morris ; d'autres encore rendent hommage à Emma Goldman ou à Milly Witkop-Rocker. Le CIRA de Lausanne a la chance d'avoir plusieurs publications, envoyées à Louis Bertoni ou à Jacques Gross.



Chacune est ornée de lettrines, de culs-de-lampe, de vignettes, souvent en deux couleurs, et imprimée sur de beaux papiers, les bords effrangés, l'épaisseur du plomb sensible au doigt ; une vingtaine de polices différentes ont été choisies avec grand soin. Pourtant Ishill disait donner la préséance au fond sur la forme, jugeant son travail une simple marotte. Tous ses travaux sont conservés à la bibliothèque de l'Université du Michigan à Ann Arbor. Quelques documents sont conservés à Berkeley Heights ; c'est à la fin d'une exposition dans la bibliothèque de cette ville que Joseph Ishill est mort, le 14 mars 1966.

Dortoka Imprimategia, 2016-

Eki

« Les presses de la Tortue » en basque de Biscaye est un projet récent situé sur l'île de Zorrotzaurre à Bilbao. Elles trouvent leurs origines dans la fusion de deux activités éditoriales qui partageaient éthique et perspectives, et qui avaient pris forme sous des latitudes différentes vers la fin de la première décennie du XXI^e siècle.

L'une d'elles était Irrintzi, situé à Gasteiz (Vitoria) et ses objectifs étaient clairs et simples : Si tu fais partie d'un collectif anarchiste et que tu veux faire un livre, viens dans notre atelier et apprends à le faire avec nous. Dans ses dix ans d'existence environ, ce projet a réussi à publier et aider des dizaines de collectifs provenant de tous les recoins de l'État Espagnol. Les outils et les machines qu'Irrintzi avait pu rassembler forment maintenant l'ossature de Dortoka.

L'autre projet est une imprimerie sans nom, ayant ses origines dans différentes activités et publications de la Bibliothèque et Archives Socio-Historique « Alberto Ghirardo » à Rosario, en Argentine. En produisant affiches, tracts, fanzines, puis des documents plus élaborés, ce centre social anarchiste a commencé un atelier d'impression informel qui a plus tard permis à réaliser des publications plus abouties : La revue *Cuadernos de Negación* (qui publie des traductions en français et en anglais sur son site internet, et l'activité éditoriale de Lazo Ediciones.

Migrations et coïncidences les ont fait se rencontrer. Après la fin d'Irrintzi en 2016, l'un de ses membres s'est embarqué dans une nouvelle aventure, cette fois à Bilbao. Deux ans plus tard, au cours d'une tournée de présentation de livres à travers l'Europe, l'un des membres de Lazo a pris contact avec Dortoka pour faire un petit tirage du livre *Wenuy* (« Ami » en langage mapuche). C'est au cours de ce processus que nous avons partagé nos expériences respectives, sur les aspects militants, techniques et économiques de cette activité.

Une chose était évidente pour nous deux : avoir une presse dans cette société requiert efforts et motivation. Si nous voulons publier des livres abordables et de qualité pour le mouvement, alors il nous faut également un côté commercial pour aider à payer les factures et soutenir l'infrastructure. Nous voulons aussi grandir, mais évidemment pas en tant qu'entreprise capitaliste, avec des profits et un capital fixe comme point de référence. Nous voulons grandir en connaissance, en capacité

technique. Nous voulons grandir à travailler moins dans les activités non-désirées, et consacrer plus de notre temps aux choses que nous avons véritablement l'intention de faire. Nous voulons grandir en tant que communauté, et c'est la raison pour laquelle nous commençons notre propre activité éditoriale informelle, avec la collaboration de nombreux camarades de cette région. Nous avons récemment publié *Anarquistas*, basé sur les illustrations de timbres de Clifford Harper, et *El tráfico de mujeres* de Gayle Rubin est en train d'être terminé pendant que ces mots sont écrits.



Juillet

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
				<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>
<i>4</i>	<i>5</i>	<i>6</i>	<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>
<i>11</i>	<i>12</i>	<i>13</i>	<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>
<i>18</i>	<i>19</i>	<i>20</i>	<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>
<i>25</i>	<i>26</i>	<i>27</i>	<i>28</i>	<i>29</i>	<i>30</i>	<i>31</i>

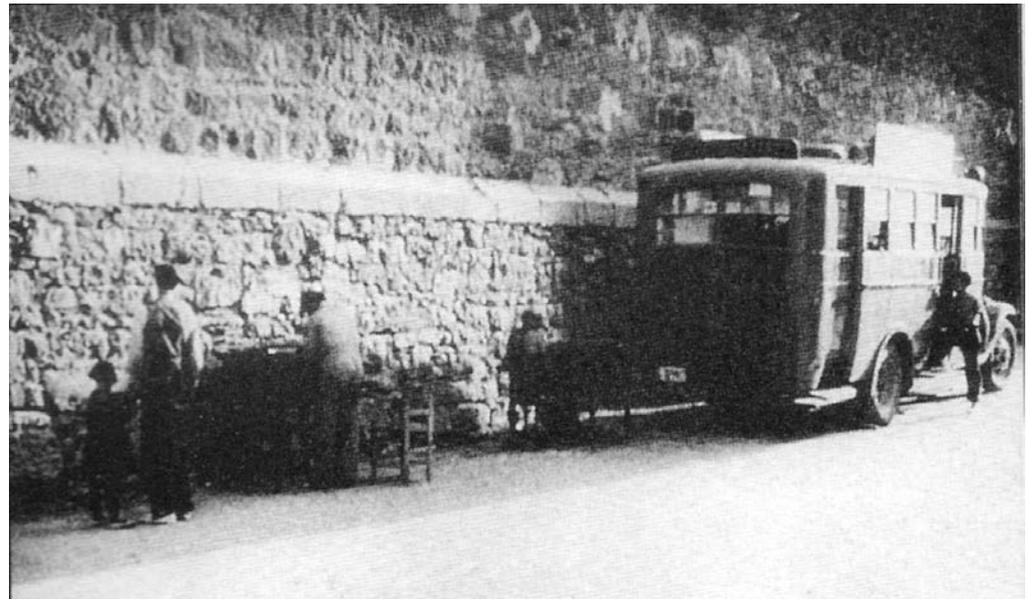
Línea de fuego, 1936

Marc

Le premier numéro de *Línea de fuego*, porte-parole de la Colonne de fer CNT-FAI est daté du 10 septembre 1936. Il était imprimé à La Puebla de Valverde dans la province de Teruel en Aragon. Des membres combattants du Sindicato de Artes Gráficas de la CNT de la capitale levantine avaient installé l'administration, la rédaction et la presse typographique dans un bus, tout près de la colonne et des miliciens auxquels il était distribué. Ce quotidien ne connut que de rares interruptions dues à la guerre.

Selon Mirta Núñez Díaz-Balart (1992) c'était « un journal très politique, avec de larges commentaires sur les questions de politique interne et internationale et avec une large critique de l'arrière-garde », qui occupaient la majeure partie de sa première page. La deuxième proposait des informations en provenance d'Espagne et de l'étranger, des avis du Comité de guerre, des demandes d'informations sur les combattants, des nouvelles de dernière minute et des slogans avec une charge critique et moralisatrice. On y trouvait aussi des « Conseils aux miliciens » et des « informations télégraphiques. Après une brève interruption d'à peine deux semaines dans sa publication - qui coïncide avec un manque d'approvisionnement en papier - il réapparaît le 24 octobre (numéro 28), augmentant brièvement son format et passant de trois colonnes sur deux pages à deux colonnes sur quatre pages, les illustrations y sont plus importantes, et de nouvelles rubriques apparaissent, comme la « Littérature » avec des nouvelles d'auteurs français et russes. Eladi Mainar Cabanes (1998) signale qu'à cette époque une nouvelle équipe du Sindicato Unico de Artes Gráficas remplaça des membres de l'équipe de rédaction qui s'étaient retirés, « mécontents de la nouvelle restructuration qui avait été mise en place ».

Voici ce qu'écrivait le compagnon italien Elias Manzanera dans ses mémoires sur cette expérience : « Ce journal portait les nouvelles de la guerre et les sujets les plus pertinents de la vie. Nous avons également produit un autre journal à Valence appelé *Nosotros*. En plus d'un magazine hebdomadaire et d'une bibliothèque publique bien fournie. Dans les villages occupés par notre Colonne, des écoles ont été ouvertes sous la direction des enseignants qui servaient à nos côtés. Le mot d'ordre de la CNT était le suivant : "Pas une seule école sans sa lumière, ni un seul esprit non éclairé : le souffle et la connaissance sont le droit de chacun d'entre nous". L'anarchie étant la plus haute expression de



l'apprentissage et de l'amour, notre objectif était de mettre fin au fléau séculaire de l'analphabétisme, en éradiquant le fléau de l'ignorance et en apportant la culture, l'éducation et la connaissance à chaque personne et à chaque village. Les anarchistes ont toujours considéré que l'un des meilleurs moyens d'émanciper les êtres humains passe par la culture, la moralité et le travail au service du bien-être de l'homme. La plantation d'idées porte une garantie de récolte, quel que soit le temps nécessaire pour procéder à la récolte. Et les fruits appartiennent au planteur... » *Chronique passionnée de la Colonne de fer : Espagne, 1936-1937* par Abel Paz. Nautilus, 2002. 359 pages.

Un grand merci à Freddy Gomez d'*À contretemps* de nous avoir ouvert ses archives et à Marianne Enckell du Circa de Lausanne pour ses indications de recherche. Une partie de la collection est archivée à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, à la bibliothèque municipale de journaux de Madrid et aux Archives historiques nationales de Salamanque.

Août

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>	<i>5</i>	<i>6</i>	<i>7</i>
<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>	<i>12</i>	<i>13</i>	<i>14</i>
<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>	<i>19</i>	<i>20</i>	<i>21</i>
<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>	<i>26</i>	<i>27</i>	<i>28</i>
<i>29</i>	<i>30</i>	<i>31</i>				

L'hectographie

Aps & Yann

Comment fait-on ?



1. CRÉER LA PLAQUE

Pour une plaque A4 :
- 24 feuilles de gélatine
- 30ml de Glycérine
- 30ml d'eau chaude

① Mouiller la gélatine



② Sortir la gélatine de l'eau - égoutter - incorporer à la glycérine



③ Remuer jusqu'à ce que l'ensemble soit parfaitement liquide

④ Verser dans un plateau/moule en pist-ique



2. LE MASTER

avec papier hecto de TATOUEUR!!!
stylo bille papier simple
hecto papier simple



3. IMPRESSION



4. NETTOYAGE

① Nettoyer la surface de la plaque avec une éponge humide

② laisser reposer une nuit. L'encre va descendre dans la plaque.

5. ENTRETIEN

Si la plaque se casse faites fondre dans une casserole et remouler !!!

La nécessité d'imprimer des journaux clandestinement est un fait récurrent dans l'Histoire. Parmi les inventions ingénieuses nées des contraintes liées aux contextes, on trouve l'hectographie (parfois nommée polycopie). Cette technique d'impression est silencieuse (contrairement à l'impression avec une presse), peut se pratiquer sur un petit espace et sans trop de matériel.

Il s'agit d'utiliser une plaque de gélatine sur laquelle on met de l'encre afin qu'elle la transfère sur les feuilles qu'on mettra en contact lors de la l'impression. La légende dit qu'on peut reproduire le cliché pris dans la gélatine cent fois... En vrai, ça dépend de la qualité de son matériel et du coup de main. Certains témoignages disent qu'il n'était possible de faire qu'une douzaine de tirages. De notre côté, on est plutôt autour de trente, au-delà, l'encre devient très pâle.

Rentrons dans les détails : vous devez d'abord faire votre plaque de gélatine (voir la recette en illustration). Une fois que votre plaque est prête, vous devez vous procurer une feuille de carbone hectographique (celle utilisée pour le tatouage). Autrefois, il existait des encres pour dessiner ou écrire directement sur la gélatine, mais il s'agissait de produits toxiques (principalement l'encre aniline de couleur violette) qui, aujourd'hui, sont plus difficiles à trouver.

Le carbone (face encrée vers le haut) est glissé sous une feuille ordinaire sur laquelle vous allez pouvoir dessiner, écrire ou même taper à la machine. Vos traits vont aller chercher l'encre du carbone et imbiber le papier. Vous posez ce "master" sur la plaque de gélatine qui, à son tour, absorbe l'encre. Il ne vous reste plus qu'à mettre des feuilles vierges mouillées en contact avec la gélatine afin de reproduire votre motif ou texte. Les duplicateurs à alcool (parfois appelés Ronéo ou Ditto) fonctionnent selon le même principe, sauf que le solvant est différent (de l'alcool à la place de l'eau). L'origine de l'hectographie est incertaine mais on la date de la fin du XIX^e siècle. Si ce procédé n'a pas été breveté, ce n'est pas le cas de la pâte à copier qui s'en inspire.

Lors de nos recherches sur l'utilisation de l'hectographie, nous avons trouvé des exemples dans les journaux de tranchées de la Première Guerre mondiale et dans les journaux clandestins notamment ceux de la Seconde Guerre mondiale. On nous a raconté que pour faire leurs plaques de gélatine, les résistants français achetaient en masse des suppositoires contre la constipation pour récupérer la glycérine nécessaire. Alors finalement, est-ce que l'hectographie c'est si discret que ça ?

Septembre

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
			<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>
<i>5</i>	<i>6</i>	<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>
<i>12</i>	<i>13</i>	<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>
<i>19</i>	<i>20</i>	<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>
<i>26</i>	<i>27</i>	<i>28</i>	<i>29</i>	<i>30</i>		

Une histoire subjective du 103, 2005-2014

Mélo

Au début des années 2000 quand on organisait un évènement public dans un lieu collectif on allait imprimer des affiches en noir et blanc dans une boîte de photocopie près de la gare. On y avait nos habitudes, je ne sais pas combien d'heures on a pu passer là-bas. C'était rapide et pas cher mais pas franchement beau ni franchement visible une fois collé sur les murs de la ville.

Un jour où j'étais de passage dans un squat à Genève on m'a montré une affiche sérigraphiée : un A5, deux couleurs, noir et rose fluo (!) sur un fond argenté (couvercle de barquette aluminium comme celles qu'on utilise pour congeler des aliments). Le coup de foudre.

A partir de là tout s'est enchaîné, la recherche de matos et d'infos pour pouvoir nous aussi imprimer nos affiches en mille couleurs et format 4x3. Rien que ça. Récup' de cadres et de papier, autofinancement des encres, de l'émulsion, des calques... Des kilomètres de scotch de déménagement, des centaines d'éponges, des heures d'impression tout-e seul-e, à 2, à 5, à 10. Des concerts, des ateliers d'initiations, des expériences d'impression complètement farfelues... Tout ça dans un état d'esprit non-profit et punk do it yourself. La mégalomanie aura duré presque dix ans et se terminera en queue de poisson (mais c'est une autre histoire).

Des débuts dans la cave minuscule d'une coloc' bien connue de Fontaine à l'installation d'un atelier tout confort au 102 rue d'Alembert, une multitude de choses auront été tentées. J'en garde des souvenirs magnifiques, une grande fierté mais aussi de la tristesse pour une époque disparue. A la maison il me reste des archives impressionnantes, des centaines d'affiches notamment.

Du matériel aussi, à la cave, sans savoir si tout ça resservira un jour. J'aurai quarante ans dans deux jours et je repense au début des années 2000. A mon arrivée à Grenoble, à tous ces souvenirs à la fois si réels et si lointains. C'était avant une pandémie mondiale, avant snapchat, instagram et les smartphones. Avant de devenir maman de 2 enfants, de me former à l'herboristerie et d'être salariée. Même si je suis parfois

nostalgique, que je doute (comme tout le monde j'imagine ?) et que j'ai parfois peur de m'être perdue, je pense aussi souvent au fait qu'on s'inscrit toujours dans une histoire plus vaste que nos petites vies.

Avant nous des gens ont cherché à être autonomes, à produire des écrits, des affiches... par leurs propres moyens. Aujourd'hui partout dans le monde des gens continuent à le faire et demain d'autres personnes le feront encore. C'est plutôt beau je trouve, et rassurant aussi. La suite reste à écrire n'est-ce pas ?

Fontaine le 03/10/2021



Octobre

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

Ker-Bloom, 1996-

Giz

Depuis vingt-cinq ans, ce fanzine est publié tous les deux mois, sur un format de 8 pages développant un sujet unique et imprimé en typographie. « Je lisais d'autres zines à l'époque, et j'imprimais déjà en typo. Alors je me suis dit que c'était plus simple pour moi d'en imprimer comme ça, puisque c'est ce que je fais déjà, pour ne pas avoir besoin d'une photocopieuse ou quoi que ce soit d'autre. Et j'ai décidé de le faire tous les deux mois. [...] Quand j'ai commencé à m'en sortir un peu mieux, j'ai même pensé à le faire de manière mensuelle, mais en me rappelant de ça maintenant, j'ai du mal à m'imaginer que ça ait pu être une bonne idée. Je ne l'ai jamais fait. [...] » Quelques années après avoir commencé à imprimer et publier *Ker-Bloom*, Artnoose a commencé à vivre de l'impression de faire-part et cartes de vœux, et continue de le faire aujourd'hui.

Outre les expérimentations typographiques sur la plupart des couvertures, le contenu des publications alterne entre courts essais et récits anecdotiques. Manifestations, romances, détentions à domicile & bracelets électroniques, un périple en bateau ou dans la collection de revues anarchistes de l'Université du Michigan, ou cette histoire de colonie de vacances anarcho-punk dans l'aile de l'hôpital du coin faisant les tests médicaux sur « personnes saines » afin de payer le loyer de la maison collective. Sur le fait de se prendre au jeu dans l'urgence et de participer au défi de faire un groupe avec des inconnu·e·s dont les noms auraient été tirés d'un chapeau, pour faire un concert de morceaux originaux le mois suivant. Plus récemment, ça a été la décision d'avoir un enfant seul·e. « C'est un peu comme un récit de ma vie par petits morceaux. Mais c'est aussi étrange de regarder en arrière et me dire que j'ai maintenant quatorze ans de ma vie documentés publiquement, même si par certains aspects ça n'en forme qu'une seule partie, et qu'il y a des côtés assez importants de ma vie qui n'y apparaissent pas ou n'y sont pas discutés. » « En le lisant, tu me comprendras mieux, » écrit Artnoose dans le numéro 86 de *Ker-Bloom* pour parler des *Lettres d'insurgé·e·s* de Fredy Perlman. Après vingt-cinq ans et plus de 150 numéros de son zine, ces courtes vignettes esquissent pourtant aussi une partie du portrait.



Novembre

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

Scopie, 2014-

Les Scopiens

Novembre 2013. Date qui marque la fin de l'aventure, de l'expérience et de l'histoire de la coopérative de l'Imprimerie 34 à Toulouse. Tristesse, rage, ô désespoir !

Mais, persuadés qu'il y a encore une place pour une imprimerie militante dans cette ville malgré le développement des imprimeries en ligne, nous sommes quatre ex-coopérateurs, Résu, Phify, Ludo ainsi que Gérard (qui va nous accompagner pour un an) à décider de monter Scopie. Enthousiastes, nous rencontrons l'Union Régionale des SCOP. C'est la douche froide. On se rend compte que ça va prendre du temps et que la mentalité économique est loin de notre pensée coopérative. Tant pis, le 1er avril 2014, on dépose les statuts de la SARL.

Passons sur la recherche de soutien financier auprès des banques : refus catégorique (« c'est un secteur sans avenir »...), la recherche de l'atelier, la course pour maintenir le lien avec nos anciens clients.

Bref, juillet 2014, on s'installe au sud de Toulouse. Notre but est d'être le plus autonome possible dans notre artisanat (impressions, finitions, façonnages, créations,...). On se débrouille pour acheter du matériel, d'occasion pour la plupart. C'est parti. Le carnet de commande se remplit. Les anciens clients de I34 répondent présents. Il faut dire qu'il s'agit de structures (théâtres, associations, syndicats, éditeurs, individu•es) qui sont engagées dans une démarche « localiste » et dans le respect des travailleurs. Nous arrivons enfin à sortir des salaires : un temps plein et deux temps partiels, au SMIC mais sans patron.

Pour ce qui est des machines, nous nous sommes équipés de copieurs lasers et jet d'encre (couleurs et noir), un traceur grand format, un massicot, un thermo-relieur, divers matériels de finition et d'une typo. Cela nous permet d'être réactifs, créatifs, autonomes et proches de nos clients. En effet, toutes ces machines se trouvent dans un atelier de 300 m². Pas de bureau, pas de sas, pas de commerciaux. Les clients rentrent et sont en contact direct avec la production. Nous avons bien un site Internet mis en place par des amis-clients mais ce n'est qu'une vitrine. Pas de devis en ligne. On s'appelle, on communique, on passe à l'atelier. De l'humain, quoi !

D'ailleurs, nos clients sont nos meilleurs commerciaux. Le bouche-à-oreille fonctionne encore et ce « réseautage » permet une sélection naturelle des travaux effectués. Quel confort ! 7 ans plus tard, on est toujours en place, presque pas impactés par ce foutu virus et toujours enthousiastes ! A bientôt !



Décembre

<i>Lundi</i>	<i>Mardi</i>	<i>Mercredi</i>	<i>Jeudi</i>	<i>Vendredi</i>	<i>Samedi</i>	<i>Dimanche</i>
			<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	<i>4</i>
<i>5</i>	<i>6</i>	<i>7</i>	<i>8</i>	<i>9</i>	<i>10</i>	<i>11</i>
<i>12</i>	<i>13</i>	<i>14</i>	<i>15</i>	<i>16</i>	<i>17</i>	<i>18</i>
<i>19</i>	<i>20</i>	<i>21</i>	<i>22</i>	<i>23</i>	<i>24</i>	<i>25</i>
<i>26</i>	<i>27</i>	<i>28</i>	<i>29</i>	<i>30</i>	<i>31</i>	

Chasseurs de coquilles

André

...ou correcteur d'imprimerie, métier où il s'agit de débusquer les erreurs grammaticales, historiques, typographiques, etc., et, pour le moins, de ne pas être trop mauvais en orthographe.

Sortir de prison pour avoir refusé de faire la guerre d'Algérie a pu être pour moi un avantage quand, après avoir rencontré Louis Lecoin, ce dernier m'orienta vers May Picqueray (*May la réfractaire*), chef-correctrice à l'ancien *Libération* ; et c'est elle qui me conduisit dans le bureau étroit du syndicat parisien des correcteurs pour y passer un petit examen écrit et être accepté, puis, pendant trois années, travailler dans le « labeur » où tout ce qui s'imprimait (affiches, romans, petites publications, livres de classe, rapports divers, etc.) devait être lu et corrigé.

Après ce temps, on avait le droit d'entrer en presse, « rouler » dans divers quotidiens, attendre une place libre, espérer l'accord d'une équipe – les patrons ne se mêlaient pas des embauches – pour entrer « en pied ».

Devenu « ouvrier du livre », c'est comme ça que j'ai travaillé avec Georges Navel, l'auteur de *Travaux* ; avec Claudé Kottelanne et André Devriendt, collaborateurs du *Monde libertaire* ; avec Simone Larcher, animatrice des *Causeries* et compagne de Louis Louvet, correcteur ; avec Jean-Pierre Bertrand, un moment comptable du syndicat. Et puis avec Chinette, la fille de Rirette Maîtrejean ; avec Tania Lehingue (son père, Yervant Aprahamiantz, tenait une imprimerie où était confectionnée la revue *Anarchisme et non-violence* ; Michel Tepernowsky, correcteur, y participa), atelier qui imprimait aussi *Noir et Rouge*, publication animée par Christian Lagant, également correcteur.

J'ai travaillé aussi avec Julien Toublet, dit Jean Thersant, secrétaire de la CGT-SR de 1934 à 1938 (son fils Jacky fut secrétaire de notre syndicat) et, dans le même cassetin, avec Georges Rubel, graveur, fils de Maximilien, marxologue et conseiller ; par ailleurs avec René Lefeuvre qui animait les cahiers *Spartacus* ; avec Jean-Paul Proix, « retoucheur » dans un journal, et avec Malo, sa compagne également correctrice. Jean-Paul, fils de Robert Proix qui collabora à *Liberté* de Lecoin, mais aussi à *Témoins*, la revue de Jean-Paul Samson, insoumis de 14-18, réfugié à Zurich.

Il faut dire, qu'en presse, le temps de travail pouvait être très court laissant la place à des activités artistiques, littéraires et... militantes.

Marie-Paul Zuate, elle, chef-correctrice dans l'édition, partageait la copie avec Gaston Leval (insoumis de 39-40) que j'eus le plaisir de rencontrer à Genève en 1956.

Lors des assemblées syndicales, je pouvais rencontrer Nicolas Lazarevitch qui montait régulièrement à la tribune de son pas lourd, tandis que Nicolas Faucier, l'ancien métallo, collaborateur de Lecoin, se montrait plus retenu et discret. J'en oublie... Freddy Gomez, Thierry Porré, Guillaume Goutte, Alain Brühl, etc.

Mais c'est comme ça que, en 1975, j'ai participé à la grève du *Parisien* qui dura environ vingt-huit mois, avec occupation des lieux, de l'Arc de Triomphe, de Notre-Dame, du paquebot *France*, etc., avec ses « rodéos », c.-à-d. l'attaque des véhicules pour éparpiller les journaux qui s'imprimaient en Belgique...

Qui prendra la peine d'écrire l'histoire de ce milieu bien particulier, de ce petit syndicat libertaire de chasseurs-coquilleurs ?

Épilogue

L'anarchie n'est pas le culte d'un livre, mais il incorpore un amour de l'écrit et de sa diffusion, qui trouve ses échos dans l'ensemble des manifestations de l'Idée. Fredy Perlman écrivait que les anarchistes « sont aussi variés que l'humanité, » et il semblerait que chacun·e ait publié son lot de journaux, de livres, tracts et brochures, sans compter le reste, et continue à en faire ainsi. Réaliser un calendrier du CIRA de Marseille sur ce lien entre les anarchistes et l'imprimerie permet donc de montrer certains des aspects de l'étendue de cette envie de communiquer qui donne lieu à tout ce que nous archivons ensuite dans nos bibliothèques. Les expériences documentées ici ont été choisies au gré des rencontres pour aller jusqu'à composer un paysage dont la perspective était dès le départ vouée à être limitée : comment restreindre une variété immense de pratiques anti-autoritaires à douze témoignages, imposés par le format d'un calendrier ? De l'amour d'un travail bien fait et sans patron·ne à la lutte contre la dépossession par la technique des syndicats d'ouvrier·e·s typographes et correcteur·ice·s, à la déception de voir partir une presse à la casse pour le poids de la fonte, ou à la galère joyeuse d'avoir à en déménager une vers une nouvelle vie, beaucoup d'expériences n'ont pu être relayées dans ces pages. Les samizdats, les brochures copiées en douce sur les machines d'un boulot où tu ne travailles pas forcément, les journaux copiés à la main pour propager cette volonté de communiquer avec ses semblables jusque dans les pires tréfonds de l'horreur de la guerre ou de la taule. Autant de lieux, d'époques et de pratiques dont les témoignages ne peuvent être retrouvés que dans les fruits de ces impressions. Autant de graines semées au vent.

Pour l'anarchie,

Giz, du CIRA de Marseille

Le **Centre International de Recherches sur l'Anarchisme** de Marseille a été fondé en 1965. Son but est de collecter, de classer et d'archiver **tout ce qui a un rapport avec l'anarchisme**. Le fonds se compose de plusieurs milliers de livres, brochures et titres de journaux, en plusieurs langues, ainsi que de nombreux autres documents écrits ou publiés par des anarchistes, ou portant d'une manière ou d'une autre sur le mouvement ou les idées anarchistes. On trouvera donc aussi bien des livres favorables que défavorables aux idées anarchistes. Il est indépendant de toute organisation politique ou syndicale, et ce sont les adhésions des membres qui en financent l'activité. La cotisation minimale est de 30 euros par an. La cotisation souhaitée est de 90 euros. L'adhésion permet l'emprunt de livres. La consultation de documents sur place est libre.

Le CIRA organise régulièrement des causeries, débats, tables rondes, cycles de discussion, et expositions, et assure des permanences les lundis, mardis, mercredis et jeudis, de 15h à 18h30, ainsi que sur rendez-vous.

Renseignements pratiques :

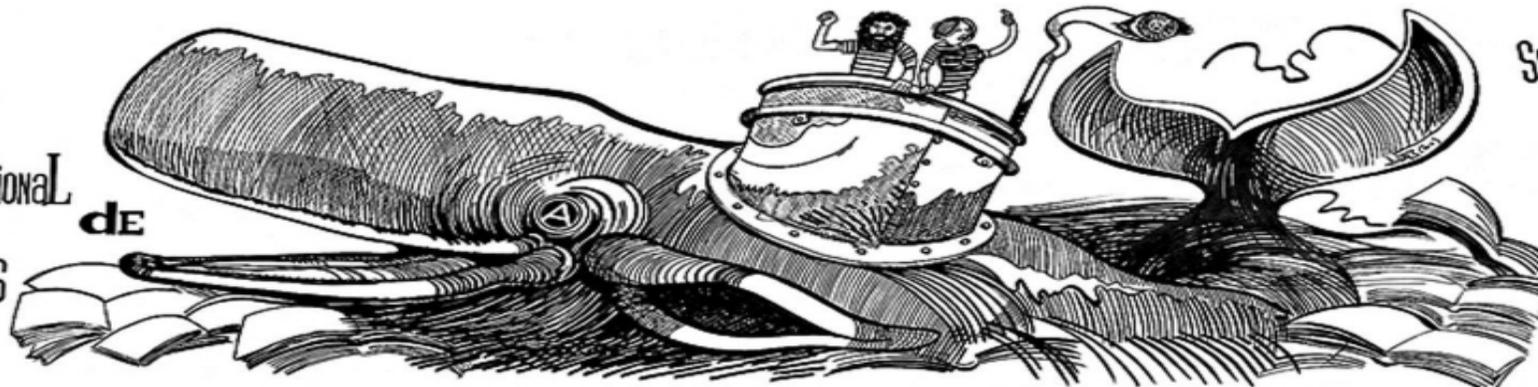
CIRA-Marseille – 50, rue Consolat – 13001 Marseille (France)

Site internet: <https://www.cira-marseille.info>

Courriel : cira.marseille@gmail.com

Téléphone : 09 50 51 10 89

Centre
International
de
Recherches



Sur
l'**A**
n
a
r
c
h
i
s
m
e